



HAL
open science

Regards croisés sur l'insularité de Tyr

Corinne Bonnet

► **To cite this version:**

Corinne Bonnet. Regards croisés sur l'insularité de Tyr. Benjami Costa; Elodie Guillon. Insularidad, îlétité e insularizacion, en el Mediterraneo fenicio y punico, pp.61-75, 2020, 978-84-87143-60-1. hal-03271663

HAL Id: hal-03271663

<https://hal.science/hal-03271663>

Submitted on 4 Jul 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Coloquio Internacional

Insularidad, îléité e insularización en el Mediterráneo fenicio y púnico (Eivissa, 2017)



INSULARIDAD, ÎLÉITÉ E INSULARIZACIÓN EN EL MEDITERRÁNEO FENICIO Y PÚNICO (EIVISSA, 2017)
INSULARITÉ, ÎLÉITÉ ET INSULARISATION EN MÉDITERRANÉE PHÉNICIENNE ET PUNIQUE (IBIZA, 2017)



Amb la col·laboració de:



ASSOCIACIÓ D'AMICS DEL MUSEU ARQUEOLÒGIC
D'EIVISSA I FORMENTERA



Coloquio Internacional
**INSULARIDAD, ÎLÉITÉ
E INSULARIZACIÓN
EN EL MEDITERRÁNEO
FENICIO Y PÚNICO**
(EIVISSA, 2017)

*Colloque International
Insularité, îléité et insularisation en Méditerranée
phénicienne et punique
(Ibiza, 2017)*

Editado por
BENJAMI COSTA Y ÉLODIE GUILLON
EIVISSA, 2020

TREBALLS DEL MUSEU ARQUEOLÒGIC D'EIVISSA I FORMENTERA, sèrie fundada per Jordi H. Fernández el 1979, s'intercanvia amb tota mena de publicacions afins d'Arqueologia i d'Història, per tal d'incrementar els fons de la Biblioteca del Museu Arqueològic d'Eivissa i Formentera.

TREBALLS DEL MUSEU ARQUEOLÒGIC D'EIVISSA I FORMENTERA, serie fundada por Jordi H. Fernández en 1979, se intercambia con toda clase de publicaciones afines de Arqueología e Historia con el fin de incrementar los fondos de la Biblioteca del Museo Arqueológico de Ibiza y Formentera.

TREBALLS DEL MUSEU ARQUEOLÒGIC D'EIVISSA I FORMENTERA, series founded by Jordi H. Fernández in 1979, is exchanged with all sorts of publications devoted to Archaeology and History in order to increase the bibliographical collection of the Archaeological Museum of Ibiza and Formentera Library.

Director: Benjamí Costa Ribas

Intercanvis i subscripcions / Intercambios y suscripciones /

Exchanges and subscriptions

Museu Arqueològic d'Eivissa i Formentera

Via Romana, 31 - 07800 Eivissa (Illes Balears).

Tlf. +34 971 176090

biblioteca@maef.eu

Imatge de portada / Imagen de portada / Cover Picture:

Fotografia de fondo del islote de Es Vedrà (Élodie Guillon).

Imagen central: terracota MAEF1680 procedente de Illa Plana, Eivissa (Archivo MAEF).

ISBN: 978-84-87143-60-1

Dipòsit legal: I 94-2020

Impressió, maquetació i disseny: Edicions MIC



Índice / Table des Matières

PRÓLOGO	9
AVANT-PROPOS	17
ARCHÉOLOGIE DES ÎLES, ARCHÉOLOGIE DANS LES ÎLES <i>Carlos Gómez Bellard</i>	27
LES ÎLES DE LA MÉDITERRANÉE PENDANT LE BRONZE FINAL ET L'ÂGE DU FER. ESPACES CLOISONNÉS, DE PASSAGE, OU DE CONSTRUCTION DE RÉSEAUX <i>Ana Margarida Arruda</i>	39
ÎLES, ÎLOTS ET PORTS. L'UTILISATION DES ÎLES ET DES ÎLOTS DANS LE CADRE DES SYSTÈMES PORTUAIRES PHÉNICIENS ET PUNIQUES <i>Nicolas Carayon</i>	53
«TON TERRITOIRE EST AU CŒUR DES MERS» (EZÉCHIEL 27, 4). REGARDS CROISÉES SUR L'INSULARITÉ DE TYR <i>Corinne Bonnet</i>	61
KITION: UNE ÎLE PHÉNICIENNE? <i>Sabine Fourrier</i>	77
PERCEZIONE E (RI)ELABORAZIONE DEL PAESAGGIO, ATTRAVERSO IL CULTO, NELLE COMUNITÀ FENICIE DI UN'ISOLA. IL CASO DELLA SARDEGNA <i>Giuseppe Garbati</i>	95
ENTRE SARDOS Y FENICIOS: PRIMEROS DATOS FAUNÍSTICOS DEL YACIMIENTO DE S'URACHI (CERDEÑA) <i>Damià Ramis, Peter van Dommelen, Samantha Lash, Andrea Roppa y Alfonso Stiglitz</i> ..	113
'YBSM. ANÁLISIS DE LA FORMACIÓN DE UNA SOCIEDAD INSULAR PÚNICA EN IBIZA (SIGLOS VII-IV A. C.) <i>Benjamí Costa</i>	127

LE MONDE CLOS DES PITIUSES: ESSAI D'ANALYSE DU FONCTIONNEMENT TERRITORIAL D'IBIZA ET FORMENTERA PUNIQUES <i>Élodie Guillon</i>	183
EVOLUCIÓN DE LA OCUPACIÓN DEL SUELO EN LAS PITIUSAS EN ÉPOCA PÚNICA: PROPUESTA DE ESTUDIO CON APLICACIÓN DE MODELOS <i>Élodie Guillon</i>	201
LA PRODUCCIÓN OLEÍCOLA EN IBIZA EN ÉPOCA PÚNICA ¿UN CASO PARTICULAR? <i>Isabel Bonora Andujar</i>	207
MIRANDO AL MAR. REVISITANDO LAS EVIDENCIAS DE CONTACTOS ENTRE LAS COMUNIDADES INDÍGENAS Y FENICIO-PÚNICAS EN MALLORCA (SIGLOS VII-II A.N.E.) <i>Manuel Calvo Trias y Jaume García Rosselló</i>	225
PRÉSENCE PUNIQUE DANS DE PETITS ÎLOTS AUTOUR DES ÎLES PITIUSES ET DES BALÉARES: ACQUIS ET PROBLÈMES <i>Joan Ramon</i>	257
L'ILLOT DE NA GALERA: UN ENCLAVE PÚNICO-EBUSITANO EN LA BAHÍA DE PALMA <i>Ramón Martín Gordon</i>	291
HIÉRAÏ NESOÏ. LES ÎLES ET LE SACRÉ AU DÉTROIT DE GIBRALTAR: ENTRE TOPOS LITTÉRAIRE ET ARCHÉOLOGIE <i>Benjamin Caparroy</i>	299
CONCLUSION: TOWARDS AN ISLAND ARCHAEOLOGY OF THE PHOENICIAN AND PUNIC MEDITERRANEAN <i>Helen Dawson</i>	323

REGARDS CROISÉS SUR L'INSULARITÉ DE TYR

Corinne Bonnet

Université de Toulouse (UTJJ) – PLH-ERASME (EA 4601)

Située au-delà du Jourdain, à une centaine de kilomètres de la côte phénicienne, Gadara (actuellement Umm Qeis en Jordanie) est l'une des dix cités de la Décapole. Elle a produit des intellectuels de renom, parmi lesquels le poète Méléagre (Strabon XVI, 2,29 pour une liste d'intellectuels originaires de Gadara; Geiger, 2014: 58-59 et 70). Gadara est donc, dès l'époque hellénistique, une sorte de pépinière culturelle. Les marges orientales de l'Empire, séleucide, puis romain faisaient donc pleinement partie de l'«hellénisme», entendu au sens d'une *koinè* culturelle impliquant à la fois des aspects linguistiques, socio-culturels et religieux. Ces *pepaidumenoï* syriens avaient intégré les grands circuits de mobilité intellectuelle et y excellaient: ils se déplaçaient avec aisance entre leur région d'origine et Athènes, Alexandrie, Antioche, Rome, ainsi que Tyr. Leur adhésion résolue à l'horizon cosmopolite d'une culture partagée n'empêche, en effet, nullement d'entretenir un sentiment d'appartenance et même de fierté par rapport à la «petite patrie» d'où ils proviennent, selon l'expression que Plutarque applique à Chéronée. Le patriotisme «local», les «micro-identités» sont parfaitement compatibles avec la culture «globale» (Whitmarsh, 2010; Bonnet, 2015a).

C'est vers le milieu du II^e siècle av. J.-C. que Gadara voit naître Méléagre. À l'époque, la ville est aux mains des Séleucides depuis soixante-dix ans environ, et elle a pris le nom grec de Séleucie. Quelques années après la naissance de Méléagre, en 102 av. J.-C., Gadara est conquise par Alexandre Jannée, le grand-prêtre de Jérusalem, promoteur d'un plan d'extension territoriale et de judaïsation forcée (Flavius Josèphe, *A.J.*, XIII,356; XIV,75; *B.J.*, I,86 et 155). Cette politique fit probablement fuir une partie de l'élite de Gadara, dont Méléagre, qui quitte la ville *chrèstomousia*, «qui cultive les Muses» (Peek, *GVI*, 1, 1070, 3) pour Tyr, où il séjourne longuement et se forme dans des cercles poétiques locaux, avant de se rendre à Cos où il finit ses jours (Gutzwiller, 2013). Méléagre y pratique une poésie amoureuse qu'il regroupe dans la célèbre *Couronne* ou *Guirlande* (*Stephanos*), que l'on date de 100 av. J.-C. environ et qui contient 132 épigrammes en langue grecque. Je voudrais commencer par m'intéresser brièvement à la manière dont

Méléagre évoque Tyr dans sa poésie, à une époque où la conquête d'Alexandre et le siège de la ville, pourtant réputée inexpugnable, en 332 av. J.-C., n'est qu'un lointain souvenir. Comme Gadara, Tyr est alors parfaitement intégrée dans les circuits de l'hellénisme et combine astucieusement les fruits de la *paideia* hellénique avec les traditions locales, bien tyriennes (Bonnet, 2015a: 269-327). N'oublions pas qu'en 142/1 av. J.-C., Tyr a été proclamée *hiera kai asylos*, «sacrée et inviolable», sous la tutelle de son dieu tutélaire, Melqart-Héraclès. Les tessères en plomb qui commémorent l'événement nomment bien le dieu en phénicien, MLQRT (Abou Diwan et Sawaya, 2011; Bonnet, 2015a: 292-294).

Le recueil élégiaque de Méléagre se présente comme une «couronne tressée de poètes», pas moins de quarante-six, chacun représenté par une fleur, un fruit ou une plante. C'est donc *stricto sensu* une *anthologie* de poèmes grecs que nous propose Méléagre, dont la démarche allie précisément tradition et création. Curieusement, cet ensemble contient quatre épitaphes que Méléagre a rédigées pour lui-même, pour sa propre tombe. Leur valeur récapitulative, eu égard à son parcours biographique, l'affichage identitaire qu'elles impliquent, la subtile dialectique qu'elles instaurent avec le lecteur présumé du texte funéraire sont révélatrices de stratégies culturelles d'une grande subtilité et complexité, et d'un paysage «tressé» au moyen d'une multitude de fils. Or, Tyr fait partie de ce paysage et du parcours du poète, du moins dans trois des quatre variantes du texte (*AP* VII 416, 417, 418, 419; traduction C. Bonnet). Citons en entier la première d'entre elles:

«Ma nourrice est l'île de Tyr; pour patrie attique,
J'ai eu Gadara chez les Assyriens;
Fils d'Eukratès, moi Méléagre, j'ai grandi sous la tutelle des Muses,
Et ma première course s'est faite en compagnie des Grâces Ménippées.
Si je suis Syrien, quoi d'étonnant? L'unique patrie, étranger, c'est le monde
que nous habitons; un seul Chaos a engendré tous les mortels.
Chargé de nombreuses années, j'ai gravé ceci sur mes tablettes en vue de la tombe,
car celui qui est voisin de la vieillesse n'est pas loin d'Hadès.
Mais, si tu m'adresses un salut, à moi le babillard et le vieux,
puisses-tu toi-même atteindre la vieillesse babillarde!»

Le début du poème décrit une géographie toute personnelle qui entrelace plusieurs lieux représentatifs de l'itinéraire existentiel de Méléagre. Or, c'est Tyr qu'il place en tête, en dépit de la chronologie, avant même Gadara sa patrie «attique», Tyr dont il

souligne le rôle «nourricier». C'est là, en effet, qu'est éclo le poète. En 100 av. J.-C., cependant, Tyr n'était plus une île depuis plus de deux siècles, c'est-à-dire depuis sa conquête par Alexandre au printemps 332! Sa puissante et farouche identité insulaire s'imposait donc encore dans les mémoires et dans l'imaginaire collectif, longtemps après la construction du môle et le rattachement au continent (Bonnet, 2015a: 41-106 pour cet événement et son contexte). Désormais presque île, Tyr cultivait, avec Méléagre, autour de 100 av. J.-C., le souvenir prestigieux de sa gloire passée, d'avant la venue des Grecs, la gloire du «Rocher» primordial, ce «navire de toute beauté» qui domine les mers selon les somptueux témoignages d'Isaïe et d'Ézéchiel sur lesquels nous allons revenir (Is 23; Ez 27-28). L'adhésion à l'hellénisme se conjugue donc avec l'attention à un patrimoine immémorial. De même, en désignant Gadara comme une ville «assyrienne», Méléagre en fait une localité sémitique, peuplée de personnes parlant araméen, tandis qu'en se qualifiant de «Syrien», il revendique une appartenance à l'hellénisme d'Orient, combinant ainsi identité (native) et ethnicité (construite). Dans la suite de son poème, Gadara désigne avec une pointe d'ironie comme un *thauma*, l'«émerveillement» que suscite chez le *xenos* de passage lisant son épitaphe cet entrelacement d'affiliations (Bonnet, 2015a: 524-526). Le monde esquissé à grands traits par Méléagre n'est en tout cas plus, comme jadis, divisé entre Grecs et Barbares; les anciens cadres, les anciennes frontières ont sauté; ils sont désormais obsolètes. Méléagre proclame le dépassement des confins culturels, le cosmopolitisme du «citoyen du monde», l'appartenance à un univers partagé au sein duquel, néanmoins, Tyr reste Tyr, l'île nourricière, un lieu dont l'identité et le prestige semblent traverser les siècles par-delà les contingences historiques et la «globalisation».

Les deux autres variantes de l'épigramme funéraire de Méléagre apportent peu de choses à notre analyse. Dans *AP* VII, 418, Tyr est appelée «cité hospitalière et sacrée», tandis que dans *AP* VII, 419, elle est «divine». Nourricière, hospitalière, sacrée, divine, Tyr a clairement, dans chacun de ces textes, un statut particulier qui peut certes en partie faire écho à l'actualité de l'asylie récemment concédée, mais qui plonge aussi ses racines dans un imaginaire collectif ancestral reposant sur l'insularité d'un lieu singulier. Pour en comprendre la portée, il convient à présent de quitter Méléagre et de revenir aux récits de fondation de Tyr, *Šr*; le «Rocher», errant à l'origine. Ce qui pourrait sembler un énorme bond en arrière n'est en fait qu'un saut en avant, car ce sont des sources très tardives, grecques au demeurant, qui nous donnent à connaître les mythes de fondation de Tyr. Est-ce à dire que nous n'avons aucun écho de la conception proprement tyrienne de l'origine de l'île? Non, pas tout à fait, mais nous n'avons pour la percevoir qu'un seul mot, ce toponyme de *Šr*, le nom phénicien de Tyr, qui dit sa nature lithique, sauvage, primordiale, voire farouche.

Tyr était donc un Rocher jeté sur la mer, un gros caillou, ou plutôt deux cailloux entourés par les flots, surgis au milieu d'eux, errant au début, puis fixés par une action surhumaine (pour les îles errantes en Méditerranée occidentale, voir le riche dossier dans Moret, 1997; pour le cas instructif de Délos, voir Fabiano, 2015). Double masse solide et mouvante au cœur d'un univers liquide, encore chaotique, Tyr se stabilise pour accueillir un établissement humain grâce à l'action des dieux (Chuvin, 1991: 224-254; Bonnet, 2005: 17-28; Bonnet, 2008: 11-23). Le toponyme *Šr* évoque une sorte de préhistoire minérale et aquatique, antérieure à l'ère anthropique qui fait du rocher une île habitée. Une fois son assise cosmique stabilisée, enracinée, une fois sa surface peuplée et embellie, une fois ses ports aménagés, et ses murailles construites, Tyr prospère et affiche sa fierté insulaire, celle d'une cité inexpugnable, d'une forteresse protégée par les flots qui l'ont vue naître et qui l'abritent. Tel un puissant vaisseau situé entre terre et mer, Tyr fait preuve d'un dynamisme proliférant en Méditerranée, puisqu'elle fonde à son tour d'autres «Rochers», d'autres Tyr, comme Carthage-*Qrthdšt*, la «Ville Nouvelle», par référence à la Ville par excellence qu'est la métropole tyrienne (Bonnet, 2008 et 2015b; Garbati, 2012).

C'est chez Philon de Byblos, au II^e siècle de notre ère, par le truchement des longs extraits qu'en fournit Eusèbe de Césarée au IV^e siècle, et chez Nonnos de Panopolis, au IV^e-V^e siècle de notre ère, que nous trouvons les récits de l'origine de la ville insulaire et de l'invention de la navigation qui permet de la «domestiquer» (Nonnos, *Dionysiaques*, XL, 465-500; Eusèbe, *Praep. ev.*, I, 10, 10-11). Il n'est pas aisé de déterminer ce qui renvoie à d'authentiques traditions tyriennes dans ces textes grecs tardifs, mais on a de bonnes raisons de croire qu'ils recèlent pour le moins des bribes de récits authentiquement locaux. Philon met en scène un conflit entre deux frères, Hypsouranios et Ousoos, dont le nom renvoie à Ushu, le nom donné à la Tyr continentale dans les textes assyriens. Ousoos et Hypsouranios sont les fils de Géants qui portent le nom des montagnes environnantes, le Casios, le Brathy, le Liban et l'Antiliban, sans que le processus de filiation soit davantage cerné ou explicité. L'origine «lithique» du fondateur du «Rocher» n'est sans doute pas anodine. En effet, c'est précisément Ousoos qui, menacé par un feu de forêt, construit la première embarcation et met pied sur l'île où il dédie deux stèles en l'honneur des dieux qui ont rendu son entreprise possible. Il s'agit sans doute des monuments qu'Hérodote (II, 44) dit avoir vus à l'entrée du sanctuaire de l'Héraclès de Tyr et qui figureront, plus tardivement, sur le monnayage tyrien d'époque romaine, comme emblème du lieu (Naster, 1986; Lichtenberger, 2009; Hirt, 2014). Cette version du mythe de fondation pourrait expliquer pourquoi Tyr continentale porte le nom grec de *Palaityros*, «Tyr-

la-Vieille», puisque c'est de là que serait parti le fondateur de la Tyr insulaire, considérée comme plus récente (Bonnet, 1988: 27-29). Quant à Nonnos, il chante, dans ses *Dionysiaca*, les tribulations de Dionysos qui passe notamment par Tyr, la cité de Cadmos, grand-père du dieu, par sa fille Sémélé. Ses premiers vers sont destinés à célébrer le paysage tout particulier que la ville dessine (Nonnos, *Dionysiaques*, XL, 311-327; Chuvin, 1991: 224-254):

«Et il se réjouit de voir la ville que l'Ébranleur du sol n'entoura pas entièrement d'une humide ceinture de mer; mais elle reçut une forme olympienne à l'image de celle que la Lune tisse lorsqu'il s'en faut d'une portion qu'elle soit dans son plein. Et à la vue de cette terre au milieu de la mer sa compagne, il ressent un double étonnement, du fait que Tyr se trouve dans la mer, bien qu'elle soit attribuée à la terre; étreinte par la mer elle a sur trois côtés une seule ceinture; elle est semblable à une jeune nageuse immobile, et elle abandonne à la mer sa tête, son buste et son cou, étendant les bras au milieu d'une double mer, le corps blanchi de l'écume marine environnante, et des deux pieds, elle s'appuie sur la terre sa mère.»

Cette description poétique est assez extraordinaire. Elle identifie Tyr au corps divin de Sémélé ou d'une Vierge unie à Poséidon. Terre et Mer, ou Mer et Lune s'y entrelacent pour former un paysage doublement divin, mobile et immobile, continental et maritime, ouvert et fermé, bref tout à fait merveilleux, un double *thauma*, comme celui qu'évoquait, avec d'autres intensions, Méléagre. Rien n'est anodin dans ce passage, tout y est bariolé et étincelant, comme ces étoffes pourpres et multicolores, symbole d'une *poikilia* resplendissante, qu'exalte Nonnos-Dionysos, avant même de parler de la géographie des lieux. Pasteurs, laboureurs et pêcheurs s'entremêlent aussi, sur un rivage qui accueille la charrue et le trident, où se rencontrent le ciel, la terre et la mer. Tyr est bien, chez Nonnos, une ville synthèse, un microcosme divin reflétant le macrocosme. Une fois revenu de ses émotions, Dionysos se rend au temple d'Astrochiton, qui n'est autre qu'Héraclès-Melqart, chanté ici, dans un long hymne poétique, comme un dieu cosmique, solaire et ouranien, «roi du feu, principe du monde, Soleil, éternel régulateur de la vie des hommes». Dionysos interroge alors le dieu (XL, 423-427):

«Astrochitôn, apprends-moi cette cité en forme de terre, à l'apparence d'île, quel dieu l'a bâtie, quelle main céleste l'a tracée? Qui a soulevé les rochers et les a enracinés dans la mer? Qui a œuvré à ces broderies? D'où les sources ont-elles reçu leur nom? Qui à la terre a relié l'île placée sous le joug de la mer qui l'enfanta?»

Le dieu de Tyr raconte alors à Dionysos la naissance de l'île en des termes poétiques (430-435):

«Ici habitaient des hommes, les seuls que vit jadis le Temps (Aïôn), leur congénère, contemporains du monde éternel, chaste descendant d'une terre non épousée; leur forme naquit alors spontanément d'un limon qui n'avait été ni labouré ni ensemencé. Avec leur art autochtone, ils édifièrent une ville aux parcelles égales, inébranlable, sur une assise rocheuse.»

Vient ensuite l'évocation des instructions que le dieu donna aux Tyriens pour parvenir à construire le premier navire («un char insolite pour marcher sur la mer») et atteindre les deux roches errantes qui «flottent dans la mer» et que la nature a rendues célèbres sous le nom d'Ambrosiennes, les «Immortelles». Une série de signes guident les premiers habitants – un olivier, un aigle, une coupe, un serpent – autant d'ingrédients d'un sacrifice propitiatoire, dicté par l'oracle du dieu, cet Héraclès local (493-500):

«Et capturez le sage oiseau, contemporain de l'olivier, l'aigle au vol altier; sacrifiez-le au dieu à la sombre chevelure; répandez une libation de son sang sur les roches flottantes, en l'honneur de Zeus, comme des Bienheureux. Et la roche instable cessera d'errer au fil de l'eau, mais enserrée par une assise immuable, d'elle-même, elle s'unira à la roche dont elle était désunie. Plantez une ville qui reposera sur les deux hauteurs, sur le socle de deux mers, de chaque côté.»

Héraclès fait ici figure de «commanditaire» ou «inspirateur» de la fondation de Tyr comme île puissante et parfaite, protégée par les dieux, ouverte sur la mer, issue des rochers primordiaux, dont elle hérite la force cosmique. Héraclès termine son récit par ces mots (535-537):

«À toi, prince Dionysos, j'ai dit la race des Géants nourris par la terre, génération spontanée et olympienne, afin que tu saches l'origine autochtone de tes ancêtres tyriens.»

Il s'agit donc paradoxalement d'un mythe d'autochtonie qui fait des Tyriens une communauté fortement enracinée dans la terre, mais vouée aux navigations, une communauté dont la puissance dérive du sol, de ces montagnes grandioses dont elle est issue, et auquel les dieux ont offert une autre dimension, celle de la mer, qu'ils occupent avec la même vigueur. On découvre dans ces textes un imaginaire collectif puissant, dont la longévité est tout à fait remarquable. La Tyr nourricière, divine, sacrée de Méléagre reçoit, par le biais de ces traditions, un éclairage vraiment saisissant. On comprend mieux aussi, à la lumière de ces données, la portée du témoignage d'Hérodote (II, 44) qui, au V^e siècle

av. J.-C., visite le sanctuaire de Melqart-Héraclès à Tyr et fait état du discours des prêtres locaux sur son ancienneté (Bonnet, 1988: 47-50):

«Je me rendis à Tyr en Phénicie, où j’entendais dire qu’il y avait un sanctuaire vénéré d’Héraclès. Je vis ce sanctuaire, richement garni d’un grand nombre d’offrandes; entre autres, il renfermait deux stèles, l’une d’or épuré, l’autre de pierre d’émeraude brillant pendant les nuits d’un grand éclat. J’entrai en conversation avec les prêtres du dieu; je leur demandai combien de temps s’était écoulé depuis l’établissement de leur sanctuaire; et je constatai qu’eux non plus ne s’accordaient pas avec les Grecs; car *ils répondirent que ce sanctuaire avait été établi en même temps que l’on fondait Tyr* et que Tyr était habitée depuis deux mille trois cent ans.»¹

Hormis les textes classiques, la puissance insulaire de Tyr trouve des échos remarquables dans la Bible hébraïque, en particulier chez deux prophètes: Isaïe et Ézéchiel. Les relations entre Tyr et le (ou les) royaume(s) d’Israël (et de Juda) sont bien connues, et intenses (Briquel Chatonnet, 1992). On rappellera, très brièvement, les échanges entre Hiram roi de Tyr et David, puis Salomon, échanges économiques et intellectuels, si l’on en croit les livres des Rois qui évoquent la construction du palais et du Temple de Jérusalem avec l’aide de matières premières et d’artisans tyriens (1Rois 5, 15-32); on se souviendra aussi du mariage de la princesse tyrienne Jézabel avec le roi Achab (874-853 av. J.-C.), peu de temps après, princesse détestée par les rédacteurs vétérotestamentaires, car porteuse de contamination, dont le destin s’avéra tragique (Soggin, 1981). Ces épisodes, qu’il faut prudemment déconstruire et aborder comme des «représentations» de l’émergence du pouvoir d’Israël et du monothéisme, témoignent néanmoins de l’intensité des échanges entre Tyr et ses voisins méridionaux; l’archéologie en apporte bien des preuves (Tal, 2005).

Tyr ne s’en tint cependant pas aux territoires adjacents. De proche en proche, durant les premiers siècles du I^{er} millénaire, la puissance rayonnante de Tyr sur mer, qui n’exclut pas une pénétration terrestre dans certaines zones, comme en Asie Mineure méridionale, ne cessa de s’accroître; elle ne saurait être surestimée (Aubert, 1994). La fondation de Carthage et de nombreux comptoirs en Méditerranée – des comptoirs devenus parfois de véritables cités, comme Gadès ou Kition –, l’intensité des échanges que ses ports abritaient, l’expertise de ses marins et l’audace de ses «armateurs» étaient connus de tous: à Athènes, à Alexandrie, à Rome et à Jérusalem, pour mentionner seulement quatre points de repère. C’est pourquoi, afin de la disqualifier et de fustiger les voisins polythéistes,

1. Les italiques sont nôtres.

certain auteurs de l'Ancien Testament vont ériger Tyr, comme par ailleurs Babylone, en symbole d'une vaine réussite, d'un orgueil démesuré, d'un succès éphémère, dans la mesure où ces signes, pourtant si visibles, n'étaient pas imputables à la volonté de Yahvé. Tyr devient ainsi la cible des accusations des prophètes, ceux que l'on considère parfois comme la conscience d'Israël. Tyr, cette «bulle» destinée à exploser, ce lieu de richesses infinies est en vérité vouée à la pauvreté et à l'humiliation. Deux auteurs, en particulier, déploient un tel discours et font levier sur l'insularité de Tyr comme symbole de sa puissance pour dénoncer un comportement impie.

Isaïe, tout d'abord, dont l'activité prophétique se situe entre la fin du VIII^e et le VII^e siècle av. J.-C. (Vermeylen, 2014), fait écho à la richesse de Tyr en des termes magnifiques. Dans son oracle contre Tyr (§ 23), il dénonce ce «marché des nations» (v. 3), cette «forteresse de la mer», «la dispensatrice de couronnes» (v. 8), dont la chute fera trembler jusqu'aux Égyptiens (v. 5). Ses «marchands sont des princes» (v. 8), «les plus riches de la terre». Yahvé cependant est plus puissant encore et la fera chuter. Tyr, telle une prostituée déchue (v. 17), sera vouée à l'oubli. Citons un court extrait de ce texte qui évoque l'origine de Tyr (v. 7-9; traduction Bible de Jérusalem):

«Est-ce là votre fière cité dont l'origine remontait au lointain passé, elle que ses pas conduisaient au loin pour s'y établir?

Qui a décidé cela contre Tyr qui distribuait des couronnes, dont les marchands étaient des princes, et les trafiquants des grands de la terre?

C'est Yahvé Sabaot qui l'a décidé, pour flétrir l'orgueil de toute beauté, pour abaisser tous les grands de la terre.»

Tyr a donc la réputation d'être très ancienne et très entreprenante, mais aussi excessivement orgueilleuse. Le même discours sera repris et amplifié, au siècle suivant, par Ézéchiel, qui suit son peuple en exil à Babylone et tonitruie contre ceux qui ne reconnaissent pas la puissance du dieu d'Israël. Parmi les «oracles contre les Nations» (Ézéchiel 25-32), celui qui vise Tyr nous intéresse tout particulièrement (Saur, 2008 et 2010; Goering, 2012; Clark, 2014; Litwa, 2016: 13-27)². Ce texte (§ 27-28), datant probablement de 586 av. J.-C., l'année de la destruction du Temple de Jérusalem, est très explicite quant à l'auto-représentation de Tyr, ici objet de dénigrement (27, 2-4; traduction Bible de Jérusalem):

2. La bibliographie relative à ce texte est considérable et les questions qu'il soulève, innombrables. Nous ne pouvons ici que les effleurer. La chronologie elle-même est très débattue. Saur, par exemple, envisage de rattacher la chute de Tyr décrite par l'oracle au siège par Alexandre.

«Et toi, fils d’homme, prononce sur Tyr une plainte!

Tu diras à Tyr, la ville installée au débouché de la mer, le courtier des peuples vers des îles nombreuses

Ainsi parle le Seigneur, Yahvé: Tyr, c’est toi qui disais: “Je suis un navire d’une parfaite beauté.”

En pleine mer s’étendaient tes frontières, tes constructeurs ont parfait ta beauté.»

Tyr est décrite comme une île située dans l’estuaire de la Méditerranée, une île reliée à toutes les autres, le cœur d’un puissant réseau, d’un réseau parfait, sans limites (Liverani, 1991). Ses frontières transcendent l’espace insulaire puisque, déployant ses ramifications dans tout le domaine maritime, Tyr déplace ses confins «en pleine mer», ce qui signifie, en quelque sorte, qu’elle les neutralise dans l’immensité de l’élément liquide. Ézéchiél poursuit au chapitre 28, 2-19, où il prend cette fois pour cible le prince et le roi de Tyr, une sorte d’homme primordial, d’Adam déchu, qui entre en compétition avec Yahvé (Litwa, 2016).

«Fils d’homme, dis au prince de Tyr: Ainsi parle le Seigneur Yahvé. Parce que ton cœur s’est enorgueilli, tu as dit: “Je suis un dieu, j’habite une demeure divine, au cœur de la mer.” Alors que tu es un homme et non un dieu, tu te fais un cœur semblable au cœur de Dieu.

(...)

C’est pourquoi, ainsi parle le Seigneur Yahvé. Parce que tu t’es fait un cœur semblable au cœur de Dieu, eh bien! Voici que je fais venir contre toi des étrangers, les plus barbares des nations. (...)

La parole de Yahvé me fut adressée en ces termes: Fils d’homme, prononce une plainte contre le roi de Tyr. Tu lui diras:

Ainsi parle le Seigneur Yahvé. Tu étais un modèle de perfection, plein de sagesse, merveilleux de beauté, tu étais en Éden, au jardin de Dieu. Toutes sortes de pierres précieuses formaient ton manteau: sardoine, topaze, diamant, chrysolithe, onyx, jaspe, saphir, escarboucle, émeraude, d’or étaient travaillées tes pendeloques et tes paillettes; tout cela fut préparé au jour de ta création. (...) Par l’activité de ton commerce, tu t’es rempli de violence et de péchés.

Je t’ai précipité de la montagne de Dieu et je t’ai fait périr, chérubin protecteur, du milieu des charbons. Ton cœur s’est enorgueilli à cause de ta beauté. Tu as corrompu ta sagesse à cause de ton éclat. Je t’ai jeté à terre, je t’ai offert en spectacle aux rois. Par la multitude de tes fautes, par la malhonnêteté de ton commerce, tu as profané tes sanctuaires. (...) Tu es devenu un objet d’effroi, c’en est fait de toi à jamais.»

La construction de ce texte est très complexe et a fait l'objet d'une abondante littérature scientifique, passée au crible par Greg Goering, dans un récent article (Goering, 2012). En embrassant la longue séquence qui va de 26,1 à 28,19, G. Goering a montré que le texte est construit sur la répétition d'un motif, à savoir un jugement oraculaire suivi par une lamentation funèbre. Cette dernière est fondée sur une tonalité ironique qui associe l'eulogie à l'annonce du déclin et même de la disparition. La structure ainsi dégagée rythme le texte et est successivement appliquée à plusieurs entités: Tyr, le prince (*nagid*), le roi (*melek*). Au second, le prince, il est reproché de pécher par orgueil et de se prendre pour un dieu. Or, une des manifestations de cette puissance excessive est précisément le fait d'habiter au milieu de la mer: «je suis un dieu, j'habite une demeure divine, au cœur de la mer» (28,2-3), une expression sur laquelle nous allons revenir, mais qui exprime, de manière synthétique et efficace, le rayonnement de l'île de Tyr, au cœur d'un réseau qui semble surhumain. C'est pourquoi la sentence annoncée contre le prince tyrien est: «tu mourras de mort violente au cœur des mers» (28,8), sous les coups d'un ennemi étranger dépêché par Yahvé. Quant au troisième destinataire, celui qui était initialement, dans l'Éden, un modèle de sagesse, avant d'être précipité à terre, de se consumer et de devenir un objet d'effroi, on peut se demander s'il ne s'agit pas de Melqart lui-même, le MLK QRT, le «Roi de la Ville» (Bonnet, 1988: 42-46), que le texte soumet à l'autorité de Yahvé, bienfaisante tant qu'elle est acceptée, mortifère dès lors que ce «roi» veut s'en émanciper. En faveur d'une telle lecture joue du reste le passage qui accuse le roi d'avoir profané ses propres sanctuaires (28,18).

Quoi qu'il en soit, c'est bien au cœur des mers que se joue le destin de Tyr, de sa fondation à sa prétendue destruction au VI^e siècle, par la main des Babyloniens, bras armé de Yahvé. Or, comme l'ont bien montré Martin Lang et Robert Rollinger, dans une étude très fouillée (Lang et Röllinger, 2010; Anthonioz, 2013), cette expression («au cœur de la mer») a une longue histoire qui remonte au III^e millénaire av. J.-C., même si elle est particulièrement bien attestée dans les Annales assyriennes du I^{er} millénaire. Son usage renvoie, bien plus qu'à une situation topographique, à une sorte de «carte mentale» qui fait de l'espace maritime une limite significative, quoique mobile. En effet, l'Empire assyrien était mu par une idéologie de l'expansion qui visait à repousser toujours plus loin les frontières du monde connu, placé sous le contrôle d'Assur, dieu et capitale (Joannès, 2000). Le roi aspirait ainsi, dans un premier temps, à laver ses armes dans la mer, pour signifier sa capacité à atteindre le «bout du monde»; ensuite, il se mettait en scène chassant le narval en Méditerranée, pour dire sa prise de possession de l'espace maritime; enfin, dans un troisième temps, il racontait la

manière dont il soumettait à son autorité les îles se trouvant plus loin encore, précisément «au cœur de la mer», comme Tyr. En cercles concentriques, donc, les Annales assyriennes montraient le pouvoir à l'œuvre, depuis le centre de l'espace qu'il occupe par définition, occupé à gagner peu à peu les périphéries les plus éloignées, selon une construction narrative que reflète le dynamisme de la conquête. L'expression «au cœur/au milieu des mers» finit, dans un tel cadre de pensée, par assumer une valeur métaphorique; elle n'est plus tant descriptive que prescriptive: elle évoque l'emprise inévitable du pouvoir assyrien sur l'univers tout entier, y compris sur ces espaces éloignés que le roi relie au centre. L'expression permet aussi d'exprimer une relation *sui generis* à la notion de frontières, susceptibles de se diluer pour donner vie à un réseau qui dit la puissance et la prospérité de la toile patiemment tissée, année après année, conquête après conquête.

Pour revenir à Tyr et à son évocation chez Ézéchiël, la métaphore du bateau qui lui est appliquée associe intimement le territoire, sa population et ses activités, faisant de l'île une sorte d'avant-poste des navigations méditerranéennes, le port et l'entrepôt des marchands tyriens et des «fils de Tyr»³. Cependant, chez Ézéchiël, parce que le contexte est celui d'un jugement et d'une lamentation, la situation de Tyr «au cœur des mers», qui s'inspire assurément des modèles textuels assyriens, exprime non pas tant la beauté que l'orgueil, moins la puissance que l'anéantissement voulu par Yahvé, dans un renversement de perspective dont les auteurs de l'Ancien Testament sont friands. Le vaisseau amiral tyrien est décidément voué au naufrage. Parallèlement, cependant, les textes bibliques donnent à voir (Anthonioz, 2013) la récupération au profit de la puissance de Yahvé du symbolisme insulaire. Dans le livre d'Isaïe (40, 42 et 60), mais aussi chez Jérémie (24 et 25) ou encore dans le Psaume 72, c'est à Yahvé que les îles fournissent des cadeaux et qu'elles adressent des louanges; le motif a été détourné ou récupéré pour dire la gloire du dieu d'Israël, maître du cosmos, jusqu'à ses confins les plus extrêmes, y compris des espaces insulaires.

En ce qui concerne Tyr, pour revenir à elle, il faudra attendre l'arrivée d'Alexandre en 332 av. J.-C. non pas pour que le vaisseau coule, mais pour qu'il soit définitivement amarré au rivage. La construction du môle, en effet, dans le cadre d'un siège épique (Bonnet, 2015: 41-106), priva Tyr de son statut si mémorable de Rocher au milieu des mers, puissant et rebelle. Je ne reprends pas ici le dossier relatif aux divers récits de la conquête de Tyr, puisque je l'ai minutieusement «désossé» dans mon livre.

3. Sur cette expression, bien attestée à Carthage, voir Bordreuil et Ferjaoui, 1988; Amadasi Guzzo, 2012.

Élaborés par les auteurs grecs (Arrien, Diodore, Plutarque) et repris par les auteurs latins (Quinte-Curce, Justin), ces histoires souvent édifiantes, de saveur «coloniale», mettent fréquemment en avant l'insularité de Tyr. C'est une difficulté dont Alexandre vint à bout; c'est aussi le signe d'une sorte de fermeture physique et mentale qui coûta cher aux Tyriens. Pour rappel, dans le déclenchement des hostilités, c'est, en effet, le refus des autorités tyriennes d'autoriser Alexandre à mettre pied sur l'île et à pénétrer dans le sanctuaire du dieu tutélaire, le Maître du Rocher (*B' / Šr*), pour lui offrir un sacrifice en tant qu'Héraclès, parent du Macédonien, qui fait exploser la colère du conquérant. Comme Achille, qui était son modèle, Alexandre se déchaîne alors jusqu'à ce qu'il soit parvenu au bout de sa rage. Aux yeux des Tyriens, pénétrer dans le vaisseau insulaire, vénérer leur dieu fondateur et protecteur était ressenti comme des gestes d'appropriation et de légitimation de la conquête tout simplement inacceptables. Quinte-Curce attribue à Alexandre une déclaration de guerre qui insiste sur la nécessité de briser l'insularité de Tyr (Quinte-Curce IV, 2, 5-9; traduction C. Mossé):

«Ah oui! Fiers de votre insularité, vous méprisez mon armée de terre; mais vous n'allez pas tarder à comprendre que vous êtes en fait rattachés au continent. Sachez donc que j'entrerai dans la ville ou la prendrai d'assaut.» (...) Mais les habitants étaient tellement rassurés par leur position qu'ils décidèrent d'accepter le siège.»

Le même Quinte-Curce propose du siège de Tyr un épilogue en forme de réflexion sur le destin des empires, dans lequel il évoque à nouveau le destin maritime de la ville (Quinte-Curce IV, 4, 19-21; traduction H. Bardon)⁴:

«Ville illustre dans le souvenir de la postérité par l'ancienneté de son origine et les fréquentes alternatives de son destin. Fondée par Agénor, *longtemps elle fut maîtresse de la mer, non seulement en ses propres parages, mais partout où ses flottes eurent accès.*»

Une fois encore, ancienneté, insularité et pouvoir sur les mers sont associés, dans un *topos*, qui trouve d'ailleurs encore des échos chez les Modernes. L'imaginaire insulaire de Tyr, persistant par-delà les aléas de l'histoire et de la topographie, est donc resté ancré dans la tradition. On en trouve un écho original dans un oracle mentionné par Achille Tatiüs (*Leucippé et Clitophon*, II, 14; traduction J.-Ph. Garnaud), au tournant du II^e et III^e siècle de notre ère. L'histoire est celle d'un Tyrien, Clitophon, qui, bien que promis à Calligonè, s'éprend de sa cousine Leucippé, originaire de Byzance, qui débarque à Tyr,

4. Les italiques sont nôtres.

quelques jours avant le mariage. Suite à un quiproquo digne des romans grecs, Leucippé et Clitophon sont obligés de s'enfuir en Égypte. Mille et une péripéties les éloignent jusqu'à ce qu'ils se retrouvent et se marient à Byzance. Le passage qui nous intéresse se situe à un moment où la guerre menace entre les Thraces et les Byzantins. Ces derniers se tournent vers les dieux pour adopter le bon comportement⁵ et reçoivent l'oracle suivant:

«L'île est <une ville> qui reçut un sang au nom de plante,
Portant un isthme et un détroit sur le continent
Où Héphaïstos se réjouit de posséder Athéné aux yeux pers;
C'est là que je t'invite à faire un sacrifice à Héraclès.»

Et Achille Tatius de poursuivre:

«Comme on ne savait ce que voulait dire l'oracle, Sostratos (il était, comme je l'ai dit, un stratège chargé de la guerre) dit: "C'est pour nous le moment d'envoyer une ambassade sacrifier à Tyr, en l'honneur d'Héraclès, car tous les termes de l'oracle s'y rapportent: en effet, le dieu a dit qu'elle était 'au nom de plante', car c'est l'île des Phéniciens, et le palmier est une plante. La terre et la mer se la disputent. La terre l'attire à elle; elle s'attache à la fois à la terre et à la mer. Elle est fixée en mer mais ne quitte pas la terre, car une étroite bande l'unit au continent et c'est comme le col de l'île. Elle n'a pas de racines dans la mer, mais l'eau coule en dessous; il y a un passage sous l'isthme, et c'est le spectacle curieux (*theama kainon*) d'une ville dans la mer et d'une île dans la terre".»

Telle est, une fois de plus, l'image ambivalente de Tyr: île encore et toujours, quand bien même la terre l'a regagnée, sans pourtant la dénaturer. Tyr nous invite donc à penser les îles comme bien davantage qu'une simple réalité topographique: un espace paradoxal, à la croisée entre réalité et imaginaire, un paysage mental qui modèle les conduites et les représentations, une matrice pour penser ce que l'on est et ce que sont les autres.

5. Les italiques sont nôtres.

BIBLIOGRAPHIE

- ABOU DIWAN, G. et SAWAYA, Z. (2011): Les tessères monétiformes de Melqart à Tyr. *Syria*, 88. Paris: 265-283.
- AMADASI GUZZO, M. G. (2012): Ancora sull'espressione «figlio di Tiro» in fenicio. *Rivista di studi fenici*, XL. Rome: 107-114.
- ANTHONIOZ, S. (2013): Les îles ou les extrémités du monde connu: regards assyriens et bibliques. *Acta Orientalia Belgica*, XXVI. Bruxelles: 85-99.
- AUBET SEMMLER, M. E. (1994): *Tiro y las colonias fenicias de occidente*. Barcelone.
- BONNET, C. (1988): *Melqart. Cultes et mythes de l'Héraclès tyrien en Méditerranée*. *Studia Phoenicia*, VIII. Namur-Louvain.
- BONNET, C. (2005): Melqart in Occidente. Percorsi di appropriazione e di acculturazione, in P. Bernardini et R. Zucca (éd.), *Il Mediterraneo di Herakles*. Rome: 17-28.
- BONNET, C. (2008): «Criez plus fort, car c'est un dieu: il a des soucis ou des affaires, ou bien il est en voyage». Réflexions sur la représentation du divin dans l'Antiquité, entre immanence et transcendance. *Diasporas*, XII. Toulouse: 11-23.
- BONNET, C. (2015a): *Les Enfants de Cadmos. Le paysage religieux de la Phénicie hellénistique*. Paris.
- BONNET, C. (2015b): Networks of Kinship in the Phoenician and Punic Foundations: A Graeco-Roman Vision of Identity, in G. Garbati et T. Pedrazzi (éd.), *Transformations and Crisis in the Mediterranean. «Identity» and Interculturality in the Levant and Phoenician West during the 12th – 8th centuries BCE*. Pise-Rome: 183-189.
- BORDREUIL, P. et FERJAOUI, A. (1988): À propos des «fils de Tyr» et des «fils de Carthage», in E. Lipiński (éd.), *Carthago*. *Studia Phoenicia*, VI. Louvain: 137-142.
- BRIQUEL-CHATONNET, F. (1992): *Les relations entre les cités de la côte phénicienne et les royaumes d'Israël et de Juda*. *Studia Phœnicia*, XII. *Orientalia Lovaniensia Analecta*, XLVI. Louvain.
- CLARK, T. (2014): *I Will Be King over You: The Rhetoric of Divine Kingship in the Book of Ezekiel*. Piscataway.
- CHUVIN, C. (1991): *Mythologie et géographie dionysiaques. Recherches sur l'œuvre de Nonnos de Panopolis*. Clermont-Ferrand.
- FABIANO, D. (2015): Délos, île au corps de femme, in D. Barbu, N. Meylan et Y. Volokhine (éd.), *Mondes clos. Les îles*. Gollion: 111-133.
- GARBATI, G. (2012): Fingere l'identità fenicia. Melqart «di/sopra» *sr*. *Rivista di Studi Fenici*, XL. Rome: 159-174.
- GEIGER, J. (2014): *Hellenism in the East: Studies on Greek Intellectuals in Palestine*. Stuttgart.
- GOERING, G. S. (2012): Proleptic Fulfillment of the Prophetic Word: Ezekiel's Dirges over Tyre and Its Ruler. *Journal for the Study of the Old Testament*, XXXVI (4). Sheffield: 483-505.

- GUTZWILLER, K. (2013): Genre and Ethnicity in the Epigrams of Meleager, in S. Ager et R. Faber (éd.), *Belonging and Isolation in the Hellenistic World*. Toronto: 47-69.
- HIRT, A. M. (2014): Beyond Greece and Rome: Foundation Myths on Tyrian Coinage in the Third Century AD, in N. Mac Sweeney (éd.), *Foundation Myths in Dialogue*. Philadelphie: 190-226.
- JOANNÈS, F. (2000): *La Mésopotamie au I^{er} millénaire avant J.-C.* Paris.
- LANG, M. et ROLLINGER, R. (2010): Im Herzen der Meere und in der Mitte des Meeres – Das Buch Ezechiel und die in assyrischer Zeit fassbaren Vorstellungen, in R. Rollinger, et alii (éd.), *Interkulturalität in der Alten Welt. Vorderasien, Hellas, Ägypten und die vielfältigen Ebenen des Kontakts von den Grenzen der Welt*. Wiesbaden: 207-264.
- LICHTENBERGER, A. (2009): Tyros und Berytos. Zwei Beispiele städtischer Identitäten in Phönikien, in M. Blömer, M. Facella et E. Winter (éd.), *Lokale Identität im Römischen Nahen Osten. Kontexte und Perspektive*. Stuttgart: 151-175.
- LIVERANI, M. (1991): The Trade Network of Tyre According to Ezek. 27, in M. Cogan, et alii (éd.), *Ah Assyria... Studies in Assyrian History and Ancient Near Eastern Historiography Presented to Hayim Tadmor*. Jérusalem: 65-79.
- LITWA, D. (2016): *Desiring Divinity: Self-deification in Ancient Jewish and Christian Mythmaking*. Oxford.
- MORET, P. (1997): *Planesiai*, îles erratiques de l'Occident grec. *Revue des Études Grecques*, CX. Paris: 25-56.
- NASTER, P. (1986): *Ambrosiai Petraei* dans les textes et sur les monnaies, in E. Lipiński, et alii (éd.), *Religio Phoenicia*. Studia Phoenicia, IV. Namur-Louvain: 361-371.
- SAUR, M. (2008): *Der Tyroszyklus des Ezechielbuches*. Berlin.
- SAUR, M. (2010): Ezekiel 26-28 and the History of Tyre. *Scandinavian Journal of the Old Testament*, XXIV. Copenhague: 208-221.
- SOGGIN, A. (1981): Jezabel, oder die fremde Frau, in A. Caquot et M. Delcor (éd.), *Mélanges bibliques et orientaux en l'honneur de M. H. Cazelles* (AOAT Bd. 212). Kevelaer-Neukirchen-Vluyn: 453-459.
- TAL, O. (2005): Some Remarks on the Coastal Plain of Palestine under Achaemenid Rule – an Archaeological Synopsis, in P. Briant et R. Boucharlat (éd.), *L'Archéologie de l'Empire achéménide: nouvelles recherches*. Paris: 71-96.
- VERMEYLEN, J. (2014): *Le Livre d'Isaïe, une cathédrale littéraire*. Paris.
- WHITMARSH, T. (2010): *Local Knowledge and Microidentities in the Imperial Greek World. Greek Culture in the Roman World*. Cambridge-New York.

